

A quel moment doit-on commencer?

La catastrophe allemande de 1923 a amené l'Internationale Communiste à s'occuper des méthodes d'organisation de la révolution et spécialement de l'insurrection révolutionnaire. A ce sujet, la fixation du moment de l'insurrection a acquis une importance de principe du fait qu'il est apparu nettement que cette question est la pierre d'achoppement sur laquelle viennent buter tous les problèmes relatifs à l'organisation de la révolution. La social-démocratie a adopté, vis-à-vis de la révolution, l'attitude qui caractérise la bourgeoisie libérale dans sa période de lutte pour le pouvoir contre la féodalité et la monarchie. La bourgeoisie libérale spéculé sur la révolution, mais se garde bien d'en endosser la responsabilité. Au moment propice de la lutte, elle jette dans la balance sa richesse, son instruction et les autres moyens d'influence de sa classe pour faire main-basse sur le pouvoir. En 1918 la social-démocratie allemande a joué un rôle de ce genre. Au fond, elle constitue l'appareil politique qui transmet à la bourgeoisie le pouvoir déchu des Hohenzollern. Une telle politique de spéculation passive est absolument incompatible avec le communisme pour autant qu'il s'assigne le but de s'emparer du pouvoir au nom et dans l'intérêt du prolétariat.

La révolution prolétarienne est une révolution de masses formidables inorganisées, dans leur ensemble. L'aveugle poussée des masses joue dans le mouvement un rôle considérable. La victoire ne peut être acquise que par un parti communiste qui se donne comme objectif précis la prise du pouvoir, qui, avec un soin minutieux, médite, forge, rassemble les moyens d'atteindre le but poursuivi et qui, s'appuyant sur l'insurrection des

massés, réalise ses desseins. Par sa centralisation, sa résolution, sa façon méthodique d'aborder l'insurrection, le parti communiste apporte au prolétariat dans la lutte pour le pouvoir les avantages que la bourgeoisie porte en elle du fait même de sa position économique. Sous ce rapport, la question du moment de l'insurrection n'est pas un simple détail technique, elle démontre au contraire de la façon la plus nette et la plus précise dans quelle mesure on s'est préparé à aborder l'insurrection avec toutes les règles de l'art militaire.

Il est évident que l'on ne peut baser ses calculs, quand il s'agit de fixer le moment de l'insurrection, sur l'expérience purement militaire. Disposant de forces armées suffisantes, un Etat peut, à son gré, déclencher la guerre. D'autre part, pendant la guerre c'est le haut commandement qui décide de l'offensive après avoir pesé toutes les données de la situation. Mais il est tout de même plus facile d'analyser une situation militaire qu'une situation révolutionnaire. Le commandement militaire a affaire à des unités combattantes organisées dont la liaison entre elles a été soigneusement étudiée et combinée à l'avance grâce à quoi le commandement tient, pour ainsi dire, ses armées dans la main. Il est évident qu'il n'en saurait être de même dans la révolution. Les formations de combat n'y sont pas séparées des masses ouvrières, elles ne peuvent même accroître la violence du choc qu'elles doivent donner qu'en liaison avec le mouvement offensif des masses. Dès lors, il incombe au commandement révolutionnaire de saisir le rythme du mouvement pour fixer à coup sûr le moment où doit avoir lieu l'offensive décisive. Comme on le voit, la fixation du terme de l'insurrection pose un problème difficile. Il peut se faire aussi que la situation soit d'une netteté telle que la direction du parti n'ait plus aucun doute sur l'opportunité de l'action. Mais si une telle appréciation de la situation se produit 24 heures avant le moment décisif, le signal est susceptible d'arriver trop tard, le parti, saisi à